

S'il ne peut faire espérer les grands profits que l'on obtient parfois des chevaux et des bêtes à laine, il ne présente pas non plus les mêmes chances de pertes ; il offre des produits réguliers et certains. Combinés avec la nourriture à l'étable, l'élevage et l'engraissement du bétail procurent des masses d'engrais qui assurent la fertilité des terres, et sont une source certaine de richesses.

Mais combien on est loin d'obtenir des bêtes à cornes tout ce qu'elles peuvent produire ! Telle vache ne donne-t-elle pas une quantité de lait double de celle que donne telle autre vache nourrie de même ? Tel bœuf ne sera-t-il pas engraisé avec la moitié du fourrage que consommera tel autre pour arriver au même poids. Et combien est comparativement petit le nombre des vaches bonnes laitières et des bœufs possédant la faculté d'engraisser facilement !

Dès longtemps on s'est occupé du perfectionnement des races de chevaux. Il n'y a pas sur le continent un seul gouvernement qui ne croie devoir consacrer annuellement aux haras des sommes considérables ; mais pour les bêtes à cornes, jusqu'à ce jour, on n'a rien fait de bien (\*). Leur multiplication a été abandonnée à la routine des paysans ; et tandis que les bons livres ne manquent pas sur les chevaux et les bêtes à laine, il n'existe pas même un ouvrage où un jeune cultivateur, qui cherche à s'instruire, puisse acquérir, à l'égard des bêtes à cornes, les connaissances théoriques qui lui sont indispensables. Je ne me flatte pas de pouvoir remplir cette lacune ; mais je sens que je peux être utile à ceux qui entrent dans une carrière où j'ai acquis quelque expérience, souvent à mes dépens, et où j'ai rencontré bien des difficultés, parce que je manquais tout-à-fait de guide.

Beaucoup d'exploitations agricoles sont organisées de manière à obtenir simultanément tous ces produits ; dans d'autres, on s'attache spécialement à une seule branche.

Il est quelques localités, surtout dans le voisinage des grandes villes, où la laiterie doit être considérée comme le produit principal des bêtes à cornes. Là, on n'élève pas : on tire un bien meilleur parti du lait en le vendant qu'en le faisant consumer par des veaux ; on achète des vaches laitières en plein rapport, on les nourrit de manière à en obtenir la plus grande quantité de lait possible, et lorsqu'elles cessent d'en donner, on les vend comme on peut. Elles doivent alors s'être déjà payées elles-mêmes. Au contraire, dans les lieux reculés, où l'on ne peut vendre le lait, où le beurre a peu de valeur, et où l'on ne peut pas se livrer à la fabrication du fromage, il peut être convenable d'élever des bêtes uniquement destinées à la boucherie, et qui, avant tout, possèdent à un degré éminent la faculté de prendre la graisse, et d'engraisser jeunes.

Mais, en général, les bestiaux sont élevés par de petits cultivateurs qui veulent que leurs vaches donnent du lait, que les bœufs travaillent, et qu'enfin que les uns et les autres soient faciles à engraisser. Les grands cultivateurs qui, relativement élèvent moins, veulent que les vaches donnent le lait nécessaire au ménage et aient en même temps de la valeur pour la boucherie ; ils veulent aussi que les bœufs qu'ils achètent des petits cultivateurs soient d'abord de bons bœufs de travail, et ensuite de bons bœufs à engraisser.

Le cultivateur qui veut se livrer à l'élevage des bêtes à cornes doit d'abord choisir une bonne race, et la mieux appropriée à la destination qu'il veut lui donner.

Une bonne race ne sera pas toujours la plus belle, comme on l'entend ordinairement.

(1) Le gouvernement français a beaucoup parfait l'introduction, à ses frais, des meilleures types de races étrangères, par l'abaissement du droit sur le bétail étranger qui a stimulé les éleveurs français, par l'institution des concours d'animaux reproducteurs ou de boucherie, et par les encouragements accordés aux éleveurs et engraisseurs. Le royaume de Wurtemberg a de grandes obligations au roi actuel pour l'amélioration du bétail.